

## CHAPITRE PREMIER

L'air vibrait sous l'action de la chaleur humide. Un air de reggae sortait des deux immenses haut-parleurs disposés de chaque côté du bar où somnolait le préposé au cocktail. Gilles de Grandin ferma la porte de son bungalow et emprunta l'allée ombragée. Déjà la chaleur collait sa chemise sur sa peau. Il s'était installé depuis deux jours, dans cet hôtel de la station balnéaire de Ochos Rios : « *les Huit Rivières* » sur la côte Nord de la Jamaïque, un paradis touristique qui contrastait avec la misère qui régnait dans les ghettos de Kingston.

Gilles jeta un coup d'œil rapide aux magnifiques cascades en paliers successifs qui jaillissaient d'une hauteur de 200 mètres pour éclabousser les touristes. Un peu plus loin, il longea l'océan sans lui jeter le moindre regard. Aujourd'hui les plages de sable blond n'intéressaient pas du tout Gilles, même si elles étaient tentantes pour un adepte du naturisme comme lui. A l'heure actuelle, d'autres préoccupations l'empêchaient d'apprécier ce paradis du farniente. Son regard allait de droite à gauche, car il ne se sentait pas en sécurité depuis son arrivée dans l'île.

Agé de 36 ans, il mesurait un mètre quatre vingt cinq, les yeux verts, les cheveux noirs, d'un physique qui n'aurait pas dépareillé des maîtres-nageurs qui attendaient l'arrivée des touristes sur la plage. Il était un archéologue connu dans le milieu, mais qui depuis ses trois derniers articles sentait un peu le souffre à cause des théories plus moins novatrices sur plusieurs sujets. Né d'un père français et d'une mère américaine, Gilles ne se trouvait pas à Xaymaca (ancien nom donné à la Jamaïque par les Arawaks, les premiers habitants de l'île), pour le tourisme.

En empruntant le chemin qui le conduisait au parking, il se rappela l'incroyable hasard qui l'avait conduit de son bureau de l'Université de Californie-Los Angeles à ce jardin paradisiaque. Et il avait effectué ce voyage à cause d'un simple coup de téléphone.

– Monsieur de Grandin, ne m'interrompez pas, je vous livre une information qui va vous intéresser. En Jamaïque, dans la région des Blue Mountains, vous trouverez les vestiges de l'Atlantide. Des vestiges qui confirmeront les hypothèses que vous avez formulées dans votre dernier livre. Mais attention, vous allez courir des risques. Méfiez-vous.

Gilles avait voulu poser des questions mais déjà son mystérieux correspondant avait raccroché. Sa première pensée fut pour un canular suite au livre qu'il venait de publier justement sur l'Atlantide et qui était sorti trois mois auparavant. Ses recherches l'avaient amené à Bimini au large des côtes de La Floride plutôt que vers la Jamaïque. Il avait exploré le fameux mur sous-marin et trouvé des éléments nouveaux qui l'avait conduit à écrire cet ouvrage qui avait connu un certain succès public et qui avait soulevé la jalousie chez ses pairs qui l'avaient qualifié, pour les plus gentils d'entre eux, d'excentrique. Lui avait renoncé depuis quelques années à essayer de les convaincre de la justesse de ses idées. Maintenant, il préférait accomplir ses recherches d'abord pour lui et ensuite pour un plus large public. Il demeurait un franc-tireur et faisait tout pour le rester.

Cinq minutes après que son interlocuteur ait raccroché, Gilles avait oublié ce monologue et il s'était concentré sur ses nouvelles recherches qui devait le mener, après Bimini, aux îles Canaries qui était pour lui l'autre région où s'étaient réfugiés les Atlantes après le Grand Cataclysme.

Seulement le destin en décida autrement. Le lendemain, alors qu'il écoutait d'une oreille distraite les informations sur CNN, il révisa sa position. Après des images sur l'Irak et la campagne électorale américaine, il y eut un reportage sur le tremblement de terre qu'avait connu le sud de la Jamaïque dans la nuit. Le journaliste parla de mystérieuses statues qui auraient été mises à jour dans les régions sud et montra quelques images prises d'assez loin. Mais cela suffit à Gilles de Grandin pour arrêter d'écrire son article. Il éteignit la télévision, les résultats des jeux olympiques de l'équipe des USA ne le passionnaient pas plus que cela.

Il prit un ouvrage de géographie et constata que les Blues Mountains se trouvaient bien dans le sud du pays. Il se connecta sur Internet et commença sa chasse aux informations. Trois heures plus tard, il reçut plusieurs fichiers vidéos provenant de diverses sources comme des télévisions ou des agences de presse qui montraient les statues étranges. Sa décision fut vite prise. Il réserva sa place dans un vol vers Miami, puis un autre vers la Jamaïque. De là, ce serait bien le diable s'il ne trouvait pas un moyen de locomotion pour atteindre la région d'Ochos Rios.

Pendant tout le trajet, il lut la documentation sur la Jamaïque mais n'apprit pas grand chose ; il passa son temps à examiner les photos qu'il avait tirées des différentes vidéos. Elles étaient aux nombres de trois et elles ressemblaient à une immense boule où était sculpté grossièrement un visage humain avec une gigantesque bouche ouverte. Il aurait aimé les comparer avec d'autres statues provenant de différentes civilisations, mais ne put le faire car elles étaient trop floues. Maintenant, il lui tardait de se retrouver sur le terrain pour les examiner. Elles pouvaient devenir un lien entre le mur de Bimini et l'Atlantide.

Après avoir passé la douane, Gilles se dirigea vers les sections réservées aux taxis. En montant dans le véhicule, son attention fut attirée par une voiture américaine qui fonçait à toute vitesse vers lui. Il eut juste le temps d'enregistrer un objet noir sortir de la vitre côté passager qu'une volée de balles frappait la rangée de taxis.

Il se jetait à peine sur le sol que déjà les vitres volaient en éclats. Autour de lui, Gilles vit plusieurs personnes s'écrouler en poussant de petits cris de douleur. Des rigoles de sang coulèrent vers lui. Puis, d'un seul coup, ce fut le silence. Un silence total qui dura une poignée de secondes, couvert uniquement par le bruit des moteurs d'un avion qui décollait. Enfin, des cris et des gémissements montèrent doucement.

Deux policiers sortirent à cet instant de l'aéroport ; trop tard, car la voiture avait déjà disparu dans la circulation. L'un d'eux s'approcha de Gilles qui se relevait et s'adressa à lui en anglais.

– Pas de mal, sir ?

– Moi rien, de simples égratignures ; pas contre, je crois qu'il y a de nombreux blessés qui ont besoin d'être soignés rapidement.

– Mon collègue appelle les secours ; ils ne devraient pas tarder. Si vous souhaitez que l'on vous accompagne à un hôpital ?...

– Je préfère aller me reposer dans mon hôtel. Pas la peine d'occuper une place.

– Donnez-moi simplement vos noms, prénoms et votre hôtel, nous aurons besoin de votre témoignage pour l'enquête.

Gilles lui donna les informations alors que les ambulances arrivaient, toute sirène dehors.

– Vous avez une drôle de façon d'accueillir les touristes.

– Vous savez, les passions politiques ne s'arrêtent jamais chez nous. Je vous appelle un taxi.

Pendant le trajet, Gilles ne put s'empêcher de penser à la phrase de son interlocuteur : *vous allez courir des risques*. Cela commençait bien, il ne savait pas si c'était lui qui était visé mais il venait d'échapper de peu à la mort.

A l'hôtel, il avait loué une voiture, puis avait téléphoné à un de ses collègues archéologue habitant Kingston, avec qui il avait pris contact avant de partir. Les policiers étaient venus prendre sa déposition mais il n'avait rien appris sur l'attentat, car personne ne l'avait revendiqué et la police se perdait en conjoncture sur la personne visée. Finalement, les policiers lui dirent qu'ils n'avaient plus besoin de lui.

Gilles arriva sur le parking, ouvrit la portière de sa Toyota de location et démarra. Il mit plusieurs minutes avant de s'habituer à la conduite à gauche, mais finalement fut content de lui ; il ne se débrouillait pas mal.

La voiture roulait déjà depuis une cinquantaine de kilomètres lorsqu'il remarqua un véhicule en panne sur le bas-côté. Il hésita une fraction de seconde, imaginant un piège, puis finalement s'arrêta en voyant une jeune femme lui adresser des signes désespérés. Il stoppa juste devant elle et ouvrit la portière.

– Je peux vous aider ?

– Volontiers, car je n’y connais absolument rien en mécanique. Et ma voiture ne veut plus avancer

Gilles descendit et passa devant la conductrice qu’il put détailler. Elle devait avoir entre 25 et 30 ans ; c’était une métisse, de longues tresses noires descendaient jusqu’au cou. Son corps était parfait avec des formes pleines et elle arborait un sourire éclatant.

Gilles regarda dans le moteur ; il bougea certaines pièces, essayant de se souvenir à quoi elles pouvaient servir, débrancha et rebrancha les bougies, regarda les divers niveaux d’eau et d’huile sans rien trouver d’anormal. Enfin, il lui demanda de démarrer mais sans succès. Un simple bruit se faisait entendre.

– J’ai bien peur que votre moteur vienne de rendre l’âme. Mon modeste savoir ne peut malheureusement rien pour le ranimer. Par contre, je peux vous amener jusqu’au prochain garage à moins que vous ne préfériez m’accompagner jusqu’à Kingston.

– Je veux bien. J’ai un rendez-vous important là-bas. Je m’appelle Elaine Garvey et je suis ethnologue à l’Institut de la Jamaïque.

A son tour, Gilles se présenta. Il lui ouvrit la portière de sa Toyota, puis démarra.

La voiture roulait à une allure modérée, encadrée par des arbres qui se dressaient de part et d’autre de la route. Soudain, un étrange appareil sphérique surgit de nulle part juste face à eux, en plein milieu du ciel comme s’il avait crevé le bleu.

Gilles ralentit et le regarda intrigué. Il s’agissait d’une sorte de toupie amincie sur les bords, de couleur jaune, lumineux sans être aveuglant. L’objet demeura immobile au-dessus de la voiture pendant quatre à cinq secondes, puis s’éloigna à toute vitesse pour disparaître à l’horizon.

– Une météorite ? hasarda Elaine aussi intriguée que lui.

– Je ne crois pas. Une météorite ne resterait pas immobile. Peut-être un ballon sonde qui a été emporté par une rafale de vent.

– Ou alors un OVNI ?

Gilles marqua un instant d’hésitation avant de répondre :

– Je ne crois pas beaucoup aux Soucoupes Volantes mais...

Au moment où il allait finir sa phrase, le moteur de la voiture s’arrêta brutalement, d’un seul coup, sans prévenir d’une défaillance. Gilles eut beau s’acharner sur le démarreur, rien n’y fit ; plus rien ne fonctionnait, ni les phrases, ni l’avertisseur.

– Je suis vraiment désolé, dit Gilles, mais je crois que ma proposition de vous amener à Kingston n’est plus d’actualité. Une promesse que je ne pourrais pas tenir.

– Deux voitures qui tombent en panne presque en même temps, c’est une sacrée coïncidence, sans parler de l’objet qui vient de nous survoler.

– Pour l’instant, soupira Gilles en descendant de voiture, nous allons devoir continuer avec nos propres moyens de locomotion, à moins qu’une âme charitable passe sur cette route et ait pitié de nous.

Elaine prit son sac et le rejoignit. Gilles ferma les portières, regarda la route, mais aucun véhicule n’arrivait d’un côté comme de l’autre et il dut se résigner à utiliser ses jambes.

Tout en marchant sur la route déserte, Gilles n’arrêta pas de penser qu’il était tombé dans un vrai sac d’embrouilles depuis le coup de téléphone.

– Que faites-vous comme recherche ? demanda-t-il pour meubler leur marche.

– J’étudie le peuple Maroons, les descendants des esclaves insoumis qui luttèrent au 18ème siècle contre l’envahisseur anglais. La majorité fut massacrée, mais certains se réfugièrent au milieu de l’île dans la région de Cockpit Country. Aujourd’hui, leurs descendants y vivent encore en suivant leurs anciennes coutumes qui ressemblent un peu au Vaudou. Haïti n’est pas très loin. Et vous, qu’est-ce qui vous amène en Jamaïque ? Je ne savais pas que mon pays pouvait intéresser un archéologue.

Gilles n’eut pas le temps de lui répondre qu’une dizaine d’hommes armés surgirent de la forêt qui bordait la route et les encerclèrent en pointant des pistolets-mitrailleurs sur eux les immobilisant.

Celui qui paraissait être le chef s'avança vers eux et leur dit d'une voix habituée à commander :

– Vous allez nous suivre bien gentiment ; toute résistance est inutile. Si vous obéissez, vous aurez la vie sauve.

Gilles et Elaine se regardèrent avant d'obéir, résignés. Le groupe s'engouffra aussitôt sur un petit sentier qui s'enfonça dans la forêt.

– Vous savez où nous allons ? demanda Gilles à Elaine en marchant au milieu du groupe.

– A première vue, je dirais vers les Blue Mountains que l'on doit apercevoir au loin.

– Moi qui voulais m'y rendre dans la semaine, je vais y être plus tôt.

– Que vont-ils faire de nous ? demanda Elaine d'une voix légèrement inquiète.

– Nous échanger contre une rançon ; s'ils avaient voulu nous tuer, ils l'auraient déjà fait. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien.

Après plus de quatre heures de marche, ils arrivèrent en vu d'un campement : une vingtaine de baraques en paille où les attendaient une dizaine d'hommes armés. Le chef leur désigna une hutte. Gilles y pénétra le premier, suivi d'Elaine. L'intérieur était éclairé par deux lampes torches qui donnaient un aspect fantasmagorique au lieu. Un homme les attendait assis sur un rocking-chair. Un blanc.

– Soyez le bienvenu Monsieur de Grandin, et vous aussi, Miss... ?

– Elaine Garvey, répondit-elle d'un ton sec.

– Asseyez-vous et ne faites pas attention au désordre.

– Vous avez un avantage sur nous, dit Gilles en se laissant tomber sur un simple tabouret en bois. Vous nous connaissez, et même vous m'attendiez, mais nous ne savons rien de vous, ni de notre présence.

– Très simple, Professeur, j'ai besoin de vos connaissances archéologiques.

– C'est pour cela que vous nous avez enlevés ?

– Au départ, votre présence m'a intrigué, alors j'ai voulu me débarrasser de vous

– C'est vous qui êtes à l'origine de l'attentat de l'aéroport ! s'exclama Gilles.

– Oui et je suis heureux que vous en ayez réchappé ; une mauvaise inspiration de ma part. Je me suis rendu compte après que vous me seriez plus utile vivant que mort.

– D'où notre enlèvement.

– Je n'attendais pas Mademoiselle Garvey, mais puisqu'elle vous accompagne, elle pourra m'être utile si jamais vous vous montriez réticent. Mais je manque à tous mes devoirs, vous devez être affamés...

Après un repas modeste, l'homme reprit la parole.

– Je ne vous veux aucun mal, et je vous libérerai aussitôt que j'aurai obtenu ce que je souhaite. Je sais, Professeur, que vous êtes sur cette île pour examiner les statues qui viennent de sortir de l'oubli. Pour l'instant, les rares personnes qui s'y sont intéressées de près restent dubitatives quand à leur origine. Ils sont trop obtus, tandis que vous, vous avez l'esprit ouvert comme le montrent vos derniers articles.

– Comment saviez-vous que j'allais venir ? Monsieur ?

– Disons Manfred. Monsieur de Grandin, vous êtes un homme qui aime trop le mystère ; je savais qu'un jour ou l'autre, vous entendriez parler de ces statues. Je n'avais qu'à faire surveiller l'aéroport, et ensuite vous faire suivre jusqu'à ce que l'occasion se présente de vous enlever.

*Ainsi, pensa Gilles, le mystérieux coup de téléphone ne vient pas de lui.*

– Ce que je ne comprends pas, c'est en quoi mon savoir peut vous aider dans votre entreprise. Des statues, mes confrères en découvrent pratiquement tous les jours.

– Je représente un groupe qui pense pouvoir gagner beaucoup dans cette découverte.

– Si les statues étaient en or, ou alors avec des pierres précieuses, vous n'aviez qu'à les enlever.

– Elles sont en pierre, tout ce qu’il y a de plus classique ; ce qui a de la valeur pour mes commanditaires, c’est ce qu’elles indiquent, et là, vous êtes l’homme de la situation pour interpréter ces indications laissées par nos lointains ancêtres.

– Et si je ne suis pas indiscret, qu’est-ce qui peut avoir autant valeur ?

– La Fontaine de Jouvence.

– La Fontaine de Jouvence, répétèrent en cœur Gilles et Elaine.

– Ne me dites pas que vous n’avez jamais entendu parler de la *Fontane de Jovants*, de la *Jungbrunnen* des Germains, de l’eau éternelle qui revivifie les héros des légendes slaves, de l’*Aqua Vitae* des latins ou de l’*Apa Vie* des roumains.

– Je connais bien cette légende, répondit Gilles, mais pour moi cette fontaine est plutôt située en Floride. C’est là que l’a cherché l’explorateur espagnol Juan Ponce de Leon en 1579, en se fiant sur la tradition des Indiens qui parlaient d’une rivière qui rajeunissait ceux qui s’y baignaient.

– Je vois que je ne me suis pas trompé sur votre compte, Monsieur de Grandin. Seulement, il y a une petite erreur dans votre exposé. La fameuse rivière n’est pas américaine mais précolombienne.

– Si vous le dites, mais je ne partage pas votre avis.

– Je pense que les indiens ont induit les conquistadors en erreur, et l’apparition de ces statues nous fait penser que la fontaine se trouve sur cette île. Donc, nous avons décidé de mener à bien une expédition.

– Ce serait merveilleux si la fontaine existait, dit Elaine. Le monde entier pourrait en profiter.

– Qui vous a dit que le monde en profiterait, la coupa sèchement Manfred. Seule une élite y aura droit.

– Vous êtes monstrueux, s’emporta Elaine. Ainsi seuls les membres de votre conseil y auront droit ?

Gilles se dit qu’il devait calmer le jeu. Elaine et lui n’étaient pas en position de force.

– Nous n’en sommes pas encore là. Je pense que la Fontaine de Jouvence est un mythe. Pour l’instant, j’ai besoin d’une bonne nuit. M. Manfred, auriez-vous l’amabilité de nous montrer notre chambre ?

Escortés par quatre gardes, ils sortirent de la hutte. Gilles en profita pour examiner le camp, mais il dû se rendre à l’évidence. Ils n’avaient aucune chance de s’évader. Un des gardes leur indiqua l’entrée d’une hutte située en plein cœur et leur indiqua de rentrer. L’intérieur n’avait rien de commun avec sa chambre d’hôtel.

– Que pensez-vous de cette histoire ? demanda Elaine en se laissant tomber sur un lit en bois.

– Tu peux me tutoyer maintenant que nous sommes dans la même galère.

– D’accord. Alors, tu crois à cette histoire de Fontaine de Jouvence et à ce mystérieux conseil ?

– Pour le conseil, je sais qu’il existe des sociétés secrètes qui regroupent les hommes les plus puissants de notre planète, donc cela ne me surprend pas du tout. Déjà Walter Ratheneau parlait des *soixante-douze qui gouvernent le monde*. Donc, ce conseil doit exister.

– Nous devons avertir le gouvernement jamaïcain.

– Pour l’instant, nous sommes prisonniers et je ne vois pas comment nous pourrions nous évader.

— Et pour la fontaine ?

Gilles réfléchit quelques instants ; à son tour, il se laissa tomber sur le lit et étira ses membres endoloris.

– A l’heure actuelle, j’ai lu beaucoup de légendes sur le sujet. Mais de mon point de vue, il faut toujours leur accorder un intérêt car elles reposent sur un fond d’authenticité. Il suffit de séparer le vrai du faux. Je crois que la Fontaine de Jouvence existe, mais je ne sais pas si elle peut

guérir toutes les maladies. Et jusqu'à tout à l'heure je l'aurais situé plutôt en Floride, ou au large de Bimini. Pour l'instant, reposons-nous si nous voulons être en forme demain.

Comme tous les jours, le soleil était fidèle à son rendez-vous matinal. Deux gardes vinrent réveiller Gilles et Elaine qui, après un petit déjeuner rapide, furent amenés devant Manfred.

– J'espère que vous avez passé une bonne nuit car nous partons dans dix minutes en direction des statues. Le chemin sera rude ; vous trouverez des vêtements et des chaussures à votre taille dans la hutte.

Dix minutes après, le groupe se mit en marche. Gilles et Elaine étaient toujours bien encadrés alors que Manfred ouvrait la marche.

Au bout de plus de cinq heures de marche, ils arrivèrent devant une rivière. Trois hommes fouillèrent les fourrés et sortirent cinq pirogues.

– Notre ballade se poursuit en bateau, dit Manfred en prenant place dans la première embarcation.

De chaque côté de la rivière, la forêt vierge dressait ses arbres magnifiques qui empêchaient une grande partie des rayons du soleil de parvenir à la surface des flots.

Gilles et Elaine se trouvaient dans la seconde pirogue, toujours surveillés par un homme qui gardait en permanence son fusil braqué sur eux. Vers la fin de l'après-midi, Manfred fit accoster les pirogues sur la berge où les hommes installèrent un campement de fortune. On donna une couverture à Gilles et Elaine et ils se couchèrent contre un arbre.

Gilles avait l'impression d'être une marionnette que l'on manœuvrait pour qu'elle rencontre certaines personnes à certains moments. Les asiatiques avaient un nom pour désigner ce genre de situation : Le Cercle Rouge.